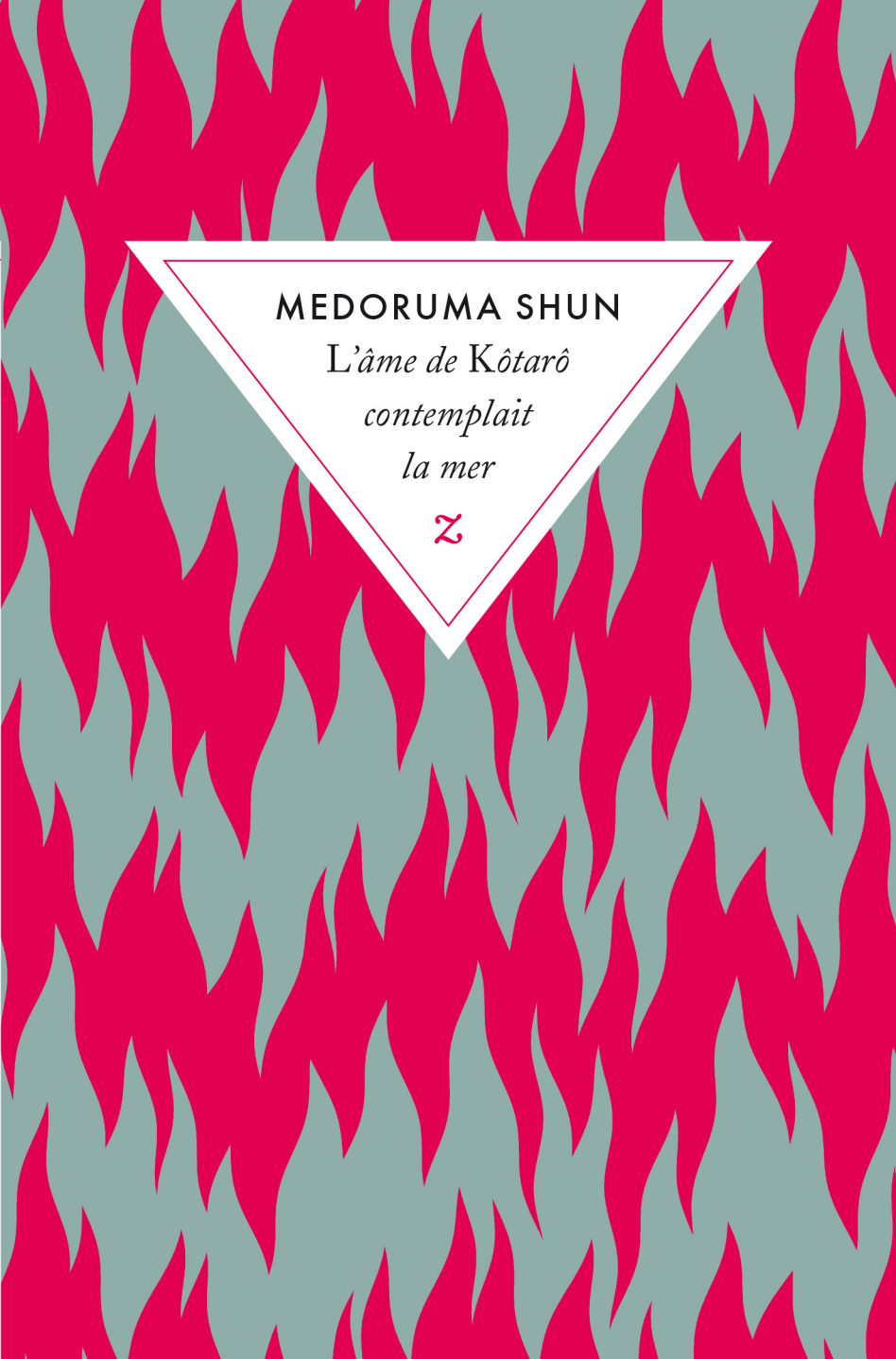




MEDORUMA SHUN

*L'âme de Kôtarô
contemplait
la mer*

Ζ

« Ouvrir Medoruma Shun, c'est glisser doucement vers un envoûtant mélange d'intime et de fantastique : rafraîchissant comme une pluie d'été. » Florence Noiville, *Le Monde des Livres*

« Dans ces nouvelles, Medoruma Shun se montre autant écrivain que pianiste de prose, avec son écriture au sublime toucher. » Didier Jacob, *Le Nouvel Observateur*

« Medoruma Shun décrit les états d'âme comme des paysages et les paysages comme des états d'âme, et sans doute est-ce cela qui donne à ses nouvelles cette curieuse perception d'être entre deux eaux, entre deux réels. » Mathieu Lindon, *Libération*

« À Okinawa, l'extraordinaire fait partie du quotidien. » Éric Bonnargent, *Le Matricule des anges*

« Ce kaléidoscope mêle des visions exotiques et des thèmes éternels. » Sophie Ehrsam, *La Quinzaine littéraire*

« Paysages idylliques et amour cohabitent avec une violence tapie dans une phrase à l'air anodin, dans un coin de nature luxuriante ou dans le regard d'un enfant. » Anaïs Heluin, *Afrique Asie .fr*

« Voici des histoires au parfum d'iode, de sucre brun et de sang. [...] L'écriture de Medoruma Shun traduit la porosité entre le monde des vivants et celui des mots. Entre cruauté et beauté. » *L'Hebdo*

« À travers ces six nouvelles, Medoruma Shun convoque ses souvenirs d'enfance, film fragile reliant la beauté des paysages aux marques sombres de l'histoire. » Emil Pacha Valencia, *Tempura*

SUR LE WEB



« Les nouvelles oscillent entre un réalisme délicat et un fantastique des plus intenses. Camille Douzelet et Patrick Sauzon, *Asiexpo*

<https://www.zulma.fr/livre/lame-de-kotaro-contemplait-la-mer-2/>

Podcast

Clément Dupuis, chercheur au CNRS

Medoruma Shun, un monument de la littérature okinawaïenne

<https://podcasts.apple.com/fr/podcast/21-medoruma-shun-un-monument-de-la/id1714919313?i=1000729830399>

Le Monde DES LIVRES

16 janvier 2014

Pluies d'été

C'est une voix nouvelle qui arrive de l'archipel japonais d'Okinawa. Pourtant couronné par les prestigieux prix Kawabata et Akutagawa, Medoruma Shun, né en 1960, n'avait jamais été traduit en français. Voici l'occasion, à travers ces six nouvelles, de découvrir un univers subtil où le regard de gens simples se mêle au fonds de croyances et de légendes de ces îles nippones. Comme dans la première histoire, qui donne son titre au volume, où, après une nuit de beuverie, un énorme *aaman* noir (sorte de bernard-l'ermite terrestre) vient élire domicile dans la bouche de Kôtarô parce que celui-ci souffre d'une « *défaillance d'âme* ». Ou comme dans « La mer intérieure » où, lorsqu'un poisson meurt, une ombre envahit le visage du père et transforme radicalement tous ses traits... Ouvrir Medoruma Shun, c'est glisser doucement vers un envoûtant mélange d'intime et de fantastique : rafraîchissant comme une pluie d'été. ■ Florence Noiville

► ***L'Ame de Kôtarô contemplait la mer*** (Mabuigumi), de Medoruma Shun, traduit du japonais par M. Dartois-Ako, V. Perrin et C. Quentin, Zulma, 288 p., 21 €.

16 janvier 2014

Comment ça s'écrit Medoruma Shun, du coq à l'âme

Par MATHIEU LINDON



L'âme de Kôtarô contemplait la mer est un recueil de six nouvelles de Medoruma Shun, né au Japon en 1960 et qui passa son enfance à Okinawa, lieu particulier qui fut administré par les Américains durant plus d'un quart de siècle après la Seconde Guerre mondiale. S'y mêlent, inégalement suivant les récits, le réalisme et le fantastique – la vie des âmes est peut-être le sujet principal du livre et réalisme et fantastique en dévoilent chacun un pan –, la vieillesse et la jeunesse. Les sentiments des héros de chaque nouvelle sont toujours suggérés avec réserve, laissant le lecteur se charger de l'émotion, mais finit presque toujours par arriver un mot très fort, quand on ne l'attendait plus ou quand le contexte ne paraît pas le réclamer. Par exemple, «*déchirant*». Sauf erreur, le terme surgit à deux reprises dans le livre. Dans «*Coq de combat*», au milieu du recueil, juste

histoire insensée d'énorme bernard-l'ermite installé sans recours dans la bouche de Kôtarô, la vieille héroïne se retrouve seule sur la plage. «*Et l'assaillait soudain une solitude tellement intolérable, qu'elle descendait marcher le long du rivage en baignant ses chevilles dans les vagues. A ses pieds, les lucioles de mer s'allumaient puis s'éteignaient tour à tour. Les vagues étaient tièdes et douces. Uta s'arrêta et joignit les mains face à la mer. Mais sa prière n'alla nulle part.*» L'âme de Kôtarô contemplait la mer raconte l'itinéraire de toutes les prières qui ne vont nulle part et qui partent on ne sait d'où. Un jeune homme est agité de sentiments divers pour cause de puberté. «*Je le savais : je ne reverrai plus jamais S. [...] Les feuilles teintées de rouge des palmiers rachitiques onduaient dans le vent. J'en ai arraché une et je l'ai plaquée contre mes lèvres en murmurant le nom de S. dans mon cœur. J'ai continué à attendre l'autobus en déchiffrant les inscriptions sur le panneau rouillé de l'arrêt et en écoutant le vent qui bruissait dans les feuilles des palmiers.*» Cette nouvelle, qui débute comme un récit sur la boxe avec le combat entre Cassius Clay et Joe Frazier, s'intitule «*Rouges palmiers*». Et, plus tôt dans

«Dans le sac de jute, Aka ne bougeait plus. En posant une main sur sa poitrine, Takashi sentit qu'il était encore chaud. Comme si la combativité du coq ne s'était pas encore éteinte. C'était déchirant.»

après que le jeune garçon se rend compte que le coq qu'il a choyé, comme jamais coq ne l'a été, a été massacré comme jamais coq ne l'a été et qu'il s'agirait de lui trouver une sépulture convenable. «*Dans le sac de jute, Aka ne bougeait plus. En posant une main sur sa poitrine, Takashi sentit qu'il était encore chaud. Comme si la combativité du coq ne s'était pas encore éteinte. C'était déchirant.*» Dans la dernière page de «*la Mer intérieure*», la dernière nouvelle : «*J'avais appris aux informations les dégâts causés par le nématode du pin dans les régions du Nord, mais je ne pensais pas que c'était aussi grave. Je me tourne vers l'îlot ; le soleil frappe impitoyablement les pins desséchés et les grappes de tombes. On dirait des créatures nocturnes exposées de force à la lumière du jour, c'est déchirant.*»

Medoruma Shun décrit les états d'âme comme des paysages et les paysages comme des états d'âme, et sans doute est-ce cela qui donne à ses nouvelles cette curieuse perception d'être entre deux eaux, entre deux réels. Après un récit déchirant, la narratrice d'«*Avec les ombres*» se demande si elle va «*réintégrer*» son propre corps ou s'il est préférable d'y renoncer, elle qui a ce don de voir les âmes des disparus, en certains lieux et occasions, elle qui participe de deux univers qui ne coïncident pas, qui ne sont pas exactement juxtaposables. «*Intolérable*» est aussi un mot très fort et il surgit à la fin de «*l'Âme relouée*», la première nouvelle, quand, après une

le texte, se sont déjà mêlés les émois du jeune homme et de la nature, la peur et l'envie qui viennent de partout. «*Mais j'ai avancé à toute allure, sans me retourner. Il faisait déjà sombre dans le bois, en un instant, je baignais dans une sueur glacée. Le craquement des branches que j'écartais attisait les battements précipités de mon cœur. Mon pantalon me serrait, entravant mes mouvements.*»

Les entraves à la réalité et les entraves à l'imaginaire, tel est aussi le sujet de L'âme de Kôtarô contemplait la mer. «*Au fond, dans ce qu'il me racontait, je ne pouvais pas faire la part du vrai et du faux*», dit le narrateur de «*l'Awamori du père Brésil*» et, au fond, c'est dommage. Dans le cours de la nouvelle, il y a une invasion de perroquets ; à la fin, c'en est une de papillons de toutes sortes. «*Posés sur les éclats, ils faisaient osciller légèrement leurs ailes colorées. Un des hommes avec un bandeau jaune a jeté des magazines dans le feu. Mais les papillons sont restés indifférents aux flammèches qui s'en échappaient. Les couleurs de toutes ces ailes étaient magnifiques. Dans le ciel bleu de l'été au-dessus du jardin, j'avais le sentiment que d'innombrables papillons volaient, qui ne pouvaient pas encore venir visiter notre monde.*» Mais à qui donc est-il accessible, notre monde ?

MEDORUMA SHUN

L'âme de Kôtarô contemplait la mer

Traduit du japonais par Myriam Dartois-Ako, Véronique Perrin et Corinne Quentin. Zulma, 284 pp., 21 €.

Le nouvel **Observateur**

9 janvier 2014

ÉTRANGER

L'ÂME DE KÔTARÔ CONTEMPLAIT LA MER

par Medoruma Shun, traduit du japonais par Myriam Dartois-Ako, Véronique Perrin et Corinne Quentin, Zulma, 288 p., 21 euros.

*** Okinawa. La présence américaine, quand les soldats arrivaient des casernes pour chercher, dans des gargotes aujourd'hui défraîchies, « *de l'alcool et des femmes* », est encore dans les mémoires. Un enfant se souvient de sa liaison avec un garçon de son école, dont la mère, une prostituée trop maquillée, fréquentait les marines. Odeur de sueur des torsos américains, parfum des mimosas, des poissons morts abandonnés parce que difformes, une fois pêchés dans la rivière polluée. Dans ces nouvelles, Medoruma Shun se montre autant écrivain que pianiste de prose, avec son écriture au sublime toucher.

DIDIER JACOB

LE MATRICULE DES ANGES

Février 2014

Légendaire Okinawa

Récompensé par les prestigieux prix Kawabata et Akutagawa, Meroduma Shun est pour la première fois traduit en français. L'action de ces six nouvelles se déroule sur l'île d'Okinawa où l'auteur est né en 1960. En lisant Meroduma Shun, nous découvrons les us et coutumes de cette île qui possède l'espérance de vie la plus élevée du monde. Nous découvrons certes sa gastronomie, mais aussi ses traditions, comme les combats de coqs, auxquels « Coq de combat » est consacrée, une nouvelle où un jeune garçon va avoir affaire à un chef de gang. « Rouges palmiers » met aussi en scène un adolescent, un passionné de boxe s'interrogeant sur son orientation sexuelle. Les autres nouvelles, tout aussi poétiques, appartiennent plutôt au genre fantastique et l'histoire de l'île, singulière et tragique, en constitue la toile de fond. Okinawa a hérité de traditions de l'ancien royaume des îles Ryukyu, conquis par le Japon au XVII^e siècle. La narratrice d'« Avec les ombres », par exemple, est issue d'une lignée de prêtresses de l'ancestrale religion *kaminchu* dont la particularité était d'entretenir les liens unissant les vivants et les morts...

À Okinawa, l'extraordinaire fait partie du quotidien des autochtones qui, dans « Ma-buigumi, l'âme relogée », ne s'étonnent même pas de voir un *aaman*, c'est-à-dire un bernard-l'ermite, prendre possession du corps de Kôtarô, alors que son âme est partie contempler la mer : « *L'âme de Kôtarô contemplant la mer avec une expression rêveuse.*

Les genoux ramenés sous le menton soutenaient le visage, tanné par la mer et les travaux des champs, avec ses cheveux taillés en courte brosse et sa barbe piquée de poils blancs. Il y avait dans tout cela un air de mélancolie, qui contrastait avec le mignon sourire dont il ne se départait pas d'ordinaire. » Si l'humour est souvent présent, notamment lorsque dans ce même texte les proches de Kôtarô s'évertuent à tenter de chasser le facétieux *aaman* du corps de leur ami, l'ambiance est bien à la mélancolie. Des fantômes surgissent sans cesse du passé, rendant impossible le deuil de ceux qui, même nourrissons, ont survécu à la bataille d'Okinawa, la dernière de la guerre du Pacifique, l'une des plus sanglantes, puisqu'elle fit 200 000 victimes, dont la moitié de civils.

En effet, non contente de ses attaques *kamakaze*, l'armée impériale ordonna le suicide collectif de la population... Comme le regrette le narrateur de « L'awamori du père Brésil », « *j'ai lu dans le journal que plus de la moitié des lycées d'Okinawa sont incapables de donner la date exacte de la rétrocession d'Okinawa au Japon. Ces lycéens ignorent sans doute aussi qu'Okinawa a été administrée par les États-Unis pendant vingt-sept ans.* » Rendue au Japon en 1972, l'île est habitée de fantômes que ne peuvent voir que ceux qui le veulent bien...

Éric Bonnargent

L'ÂME DE KOTARÔ CONTEMPLAIT LA MER

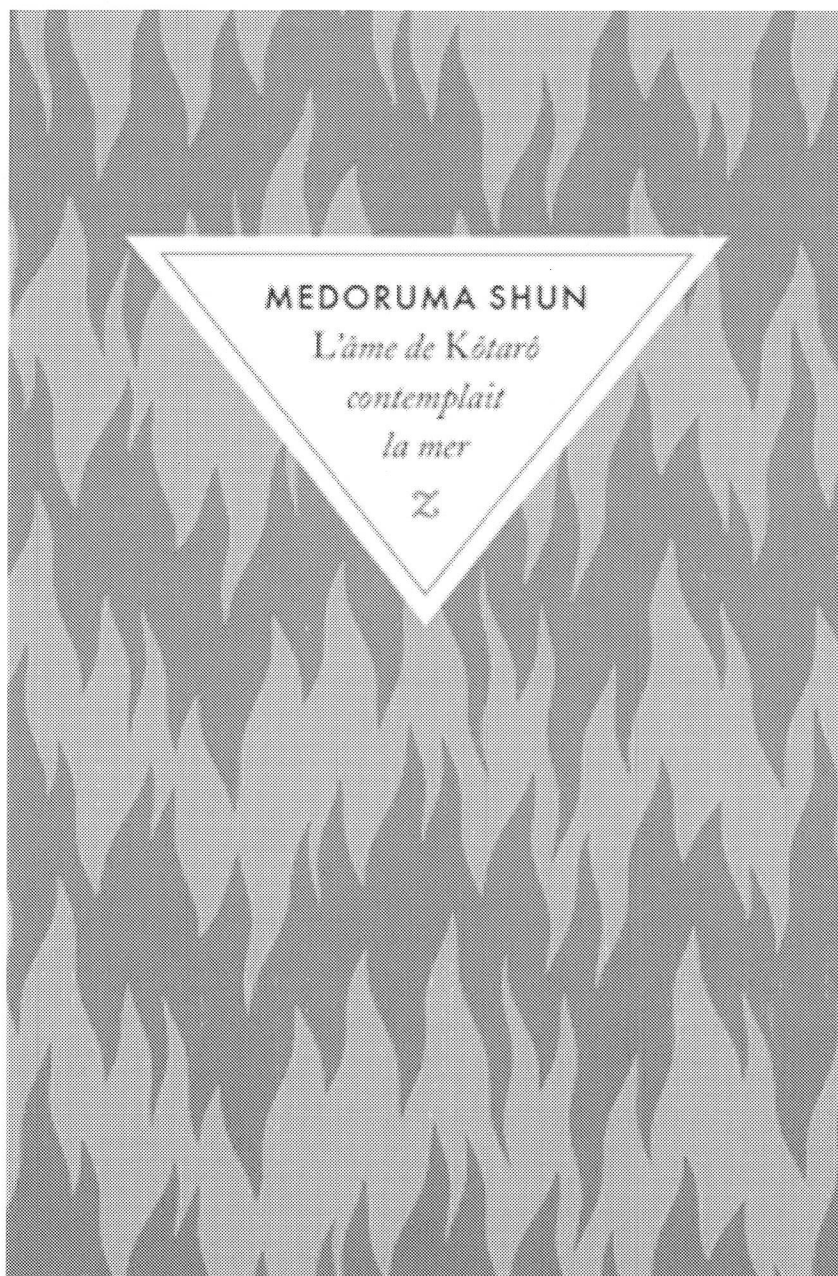
DE MERODUMA SHUN - Traduit du japonais par Myriam Dartois-Ako, Véronique Perrin et Corinne Quentin, Zulma, 281 pages, 21 €

ELLE.fr

7 mars 2014

« L'âme de Kôtarô contemplait la mer » de Shun Medoruma

Créé le 07/03/2014 à 17h19



Par Sylvie Tanette

Kôtarô est un père de famille sans histoire, pêcheur dans un petit port de l'île d'Okinawa, au sud de l'archipel du Japon. Un jour funeste, il sombre dans un mystérieux coma. Son âme s'échappe alors de son corps, descend sur la plage et reste là, à contempler la mer. Une vieille grand-mère du village la rejoint chaque soir, s'assoit à ses côtés sur le sable et la supplie de réintégrer le corps de Kôtarô, car ses deux jeunes enfants attendent qu'il se réveille. Mais l'âme de Kôtarô préfère contempler la mer. Ailleurs, dans un autre village, l'âme d'une petite fille morte trente ans plus tôt va chaque fin d'après-midi s'asseoir sous les saules au bord de la rivière, pour regarder les enfants qui jouent. Elle regrette tellement de n'avoir pas eu le temps de fréquenter l'école...

Plusieurs émouvants fantômes peuplent ainsi ce beau recueil de nouvelles, signées de Medoruma Shun, qu'on se gardera pourtant de ranger dans la catégorie des auteurs de littérature fantastique. En effet, comme souvent chez les écrivains japonais l'irrationnel côtoie naturellement la réalité. Ici, les âmes qui se promènent à la nuit tombée font partie de la vie des villageois et ne constituent d'ailleurs pas le sujet principal des nouvelles. Ce sont surtout ses souvenirs d'enfance que nous raconte Shun. Le personnage principal de la plupart de ses courts textes est un petit garçon qui découvre jour à près jour à la fois son propre corps, les secrets de sa famille, la violence ou l'injustice du monde. Avec pudeur et beaucoup de justesse, Shun décrit par exemple le trouble que ressent ce petit garçon pour un camarade de classe, très gentil et timide, un peu différent des autres. En toile de fond se profile Okinawa, que l'on découvre à travers la description de petits paysans qui ont survécu tant bien que mal aux horreurs de la guerre et aux bombardements. Cet encrage géographique est un des points importants du travail de Shun. Il a lui-même grandi à Okinawa et dans ses textes transparaît le climat subtropical, les étés à la chaleur étouffante qui caractérisent cette île. Insensiblement, il rappelle par petites touches l'histoire particulière de ce lieu stratégique qui, après la guerre, a continué à être administré par les Américains, avant d'être finalement rétrocédé au Japon en 1972. Medoruma Shun ne nous fait pas un cours d'histoire, mais d'une nouvelle à l'autre il se souvient des routes que les Américains construisent, des jeeps qui débarquent dans des petits villages et sèment la panique. Il se souvient des combats de boxes clandestins que les GI organisent dans des arrière-cours minables, et raconte l'étonnement des petits garçons du village qui viennent les observer en cachette. Une sourde mélancolie baigne ce recueil à l'évocation de ce temps passé, ces petites gens qui menaient une vie tranquille sur Okinawa, et dont l'existence a soudain été bouleversée par la guerre, les bombardements et toute une modernité qu'ils n'avaient pas choisie. Aujourd'hui, le village a bien changé et personne ne songerait plus à aller pêcher au bord de la rivière : elle est bien trop polluée.

MEDORUMA SHUN légendes d'Okinawa

Medoruma Shun
L'Âme de Kôtarô contemplant la mer
Zulma

■ Le *sanshin* est un instrument de musique japonais. Il ressemble à un luth à « trois cordes » (traduction littérale de son nom) dont la caisse de résonance est tendue par deux peaux de python. Cet instrument accompagne les chants folkloriques comme il a sa place dans l'électro et la pop nipponnes. Provenant d'Okinawa, cet archipel d'îles situées entre le Japon (au nord) et Taiwan (au sud), le *sanshin* fait son apparition dans la nouvelle qui ouvre le recueil *L'Âme de Kôtarô contemplant la mer*. Ce livre de Medoruma Shun est une découverte à plusieurs égards. Tout d'abord, c'est la première fois que son auteur est traduit en français. Secundo, le lecteur est face à un univers qui conjugue les forêts équatoriales, l'enfance et le surnaturel. Enfin, Medoruma compose une langue vivace qui évite de nombreux pièges, notamment la préciosité et la banalité.

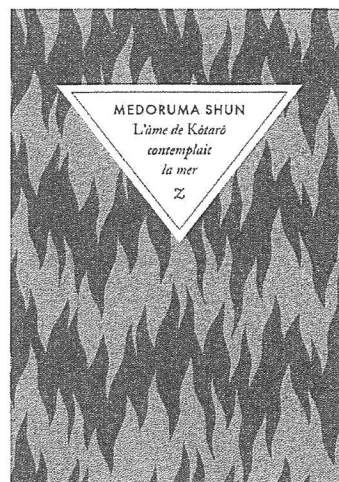
Avant d'en savoir un peu plus, disons un mot sur Medoruma Shun lui-même. S'il ne bénéficie pas encore de la notoriété internationale d'écrivains japonais tels Kenzaburô Ôé ou Yôko Ogawa, il est tout de même un auteur reconnu dans son pays. Une voix qui compte, pour preuve l'attribution en 1997 du prestigieux prix Akutagawa avec son roman *Suiteki*. Né en 1960 à Nakijin, dont la forteresse (*gusuku*) est inscrite au patrimoine de l'humanité, Medoruma est diplômé de l'université de Ryukyû. Après avoir exercé plusieurs petits boulots, comme celui de gardien, il donne cours dans un lycée professionnel sur l'île de Miyako, loin de la frénésie de Tokyo, puis démissionne de l'enseignement en 2003. Il a publié deux essais sur Okinawa, et son travail questionne sans cesse les origines de l'archipel dont le *sanshin* est issu.

Mémoire, expérience indélébile de la Seconde Guerre mondiale, description des hommes sans gloire – ce n'est pas une évocation passagère à laquelle sa littérature se prêterait, non, c'est une imprégnation totale. Dans « Rouges Palmiers », la troisième et splendide des six nouvelles du recueil, l'auteur met en scène deux enfants. Tout commence par un match de boxe dans un quartier sordide. Un Noir va combattre devant un attroupement de

soldats américains, à deux pas d'une des bases encore occupées d'Okinawa. Le retour de l'affrontement Cassius Clay/Joey Frazier, mais sur un autre ring, à des milliers de kilomètres de leur pays de naissance ? L'euphorie des rounds ? L'atmosphère est plus sombre que ça. Les deux garçons ne s'éternisent pas dans les parages. Ils fuient la violence. Ils courent vite, ils préfèrent attraper les gros « poissons-paradis » et boire à la source « l'eau fraîche qui jaillissait d'entre les pierres en faisant ondoyer les racines blanches des arbres ». Ils apprennent à se connaître sans se parler. Ils se touchent, ils ont peur. Ils s'enfoncent dans des massifs de mimosas, traversent des ponts suspendus, se tiennent à distance et se retrouvent le lendemain dans la cour de l'école. Par une succession de touches impressionnistes, Medoruma peint le trouble du narrateur et d'un jeune camarade nommé simplement par l'initiale S. À la suite d'une rixe entre eux dans la salle de classe et au terme d'une longue déambulation du narrateur dans les rues dangereuses qui entourent la base militaire, le récit s'achève : « Dans le vent de plus en plus froid, je tremblais sans pouvoir me contrôler. Le soleil déclinant à l'ouest, masqué par les bâtiments, n'atteignait pas l'arrêt de bus. L'autobus n'arrivait pas. Je le savais : je ne reverrais plus jamais S. »

DU CORAIL POUSSE SUR SON FRONT

L'écriture laisse en suspens cette histoire, comme si sa réalité pouvait être remise en cause. Et si la vie de ses deux enfants, leur initiation, leur dureté, la sexualité et la symbolique des couleurs – ce rouge iridescent des lèvres, ce rouge vif des bonbons que la mère de S. leur offre, ce rouge des feuilles de « palmiers rachitiques » – et si tout cela n'était qu'un rêve, une féerie digne d'Odilon Redon, engendrée par les acacias et les aloès ? Oui, la nature et les ombres s'entremêlent dans ce livre singulier. Medoruma Shun porte un regard sensuel sur Okinawa, mais l'envers du décor est présent, un envers fantomatique, une vie fissurée par le passé, un décor fantastique comme dans la première nouvelle, « L'Âme relouée », où un pêcheur saoul est re-



trouvé sur la plage dans une séquence de métamorphose et d'hallucination. En effet, son corps est désormais habité par un immense bernard-l'hermite. Suivant la tradition japonaise des âmes errantes que les hommes simples reconnaissent dans la vie quotidienne, ces nouvelles décrivent des figures surnaturelles marquantes, ainsi du vieil Uchchi et du corail qui pousse sur son front, comme si la peau était un prolongement des fonds marins.

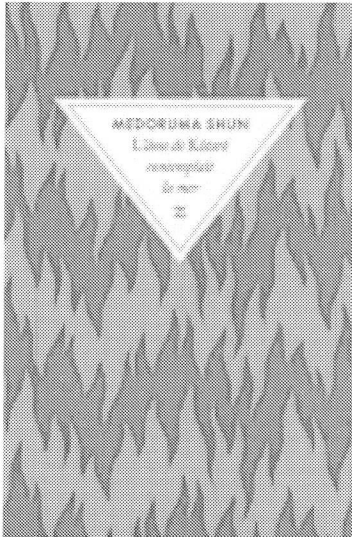
Aux antipodes d'un petit frisson, *L'Âme de Kôtarô contemplant la mer* ne propose rien de moins qu'une échappée de l'exotisme à bas prix que les Occidentaux s'octroient le plus souvent vis-à-vis de l'Orient. Le livre est le contraire d'une tapisserie vague et lointaine. Au contraire, c'est l'intériorité d'une culture (comme l'évoque la dernière nouvelle, « La Mer intérieure »), ce sont des rites et une cartographie profonde, ce sont des visions absolument inassimilables. À la façon du chaman, Medoruma procède à un rite expiatoire. Son orientation inattendue est une excellente nouvelle pour le Japon et pour « nous ».

Jean-Philippe Rossignol

23 juin 2014

L'âme de Kôtarô contemplait la mer, traduit du japonais par Myriam Dartois-Ako, Véronique Perrin et Corinne Quentin, janvier 2014, 285 p. 21 €

Ecrivain(s): Medoruma Shun Edition: Zulma



Six nouvelles qui nous embarquent pour un Japon un peu particulier, le Japon de l'enfance de l'auteur, l'île d'Okinawa qui est restée sous administration américaine pendant vingt-sept ans. Nous sommes ici dans l'ambiance d'une période qui précède et suit la rétrocession en 1972.

« J'étais alors en quatrième année de primaire. L'inquiétude ambiante chez les adultes du fait qu'Okinawa serait restitué au Japon l'année suivante se propageait jusqu'à nous, les enfants. (...) après la rétrocession au Japon est-ce qu'il neigerait à Okinawa ? Est-ce que les cerisiers se mettraient à fleurir en avril ? ».

Dans ce contexte incertain de crise identitaire, se confrontent et se confondent une Histoire en marche avec les croyances et traditions ancestrales très vivaces, d'une société insulaire encore rurale, surtout dans le nord. C'est dans ce terreau que prennent racine les nouvelles de ce très beau recueil. Le monde des ancêtres et des esprits de la nature est encore très présent au quotidien, nous ne sommes pas encore dans la trépidation folle de la modernité. L'écriture de Medoruma Shun est douce, délicate, poétique, enveloppante et même envoûtante comme dans *Mabuigumi-L'âme relogée*, la nouvelle qui a inspiré le titre du recueil :

« L'âme de Kôtarô était assise à la même place dans la même attitude. Le soleil s'était radouci et la couleur de la mer était enveloppée d'une lumière pâle, une lune blanche flottait auprès des gros nuages mafflus qui grimpaient à l'horizon », et dans celle, peut-être la plus belle et la plus poignante de toutes, intitulée Avec les ombres :

« Moi j'aimais bien me tenir dans la clairière du sanctuaire, les yeux fermés j'écoutais le chant des oiseaux, les insectes et le bruissement des feuilles, je respirais l'odeur de la forêt, un mélange de feuilles mortes, de terre, d'eau, de fleurs et d'écorce d'arbre, je sentais que les divinités de la forêt sacrée me regardaient. Je restais debout et j'avais l'impression de devenir un arbre ou une plante, mon corps bourgeonnait ici et là, des fleurs s'épanouissaient au bout de mes doigts, je devenais légère comme un voile de mariée, prêt à s'envoler, c'était comme si mon corps se déployait pour se mêler à la forêt. Je pouvais passer des heures là-bas sans m'en lasser ».

Cette nouvelle relate pourtant une histoire triste et même violente. Dans leur ensemble, ces nouvelles évoquent, dans une langue sensible, subtile et pleine de fraîcheur, les choses de la vie, du quotidien, des souvenirs d'enfance mais aussi les premiers émois contrariés d'adolescents : *« C'était un fil incroyablement long et fin. Parallèle à la surface de l'eau, il émettait une lueur fragile et pure qui apparaissait et disparaissait tour à tour au gré du vent. Nous étions fascinés par cette lumière. L'épaule de S. a bougé. Il a passé son bras dans mon dos, m'a enserré le torse par le côté et m'a enlacé. – Ne bouge pas ! a-t-il murmuré, sa joue plaquée derrière mon oreille »,* peut-on lire dans *Rouges palmiers* et puis la violence conjugale et le suicide dans *La mer intérieure*, la soumission et la rébellion face aux hiérarchies sociales et les rapports familiaux, notamment dans *Coq de combat*, mais aussi le déclin et la disparition des cérémonies rituelles. Elles

parlent d'amitié, d'amour, de vieillesse, de solitude, de différences et d'esprits errants entre les mondes, un peu comme les gens eux-mêmes qui évoluent entre passé et présent. Vraiment un remarquable et original voyage dans l'âme profonde du Japon.

Cathy Garcia

3 mars 2014

Medoruma Shun – L'âme de Kotaro contemplait la mer

publié le 3 mars 2014, par Julie Coutu

Editeur Zulma

L'âme de Kotaro contemplait la mer : un titre si japonais... Empreint de poésie, comme en attente. La nouvelle éponyme mêle adroitement comique absurde et drame. Il y est question d'un pêcheur, Kotaro, d'une absence de son âme qui le plonge dans le coma, d'un bernard-l'ermite qui élit domicile dans son gosier. Et pendant que la vieille Uta essaie par tous les moyens de raccrocher l'âme au corps, les villageois s'agitent. On frise le burlesque, mais sans l'atteindre. Il suffit de quelques mots : « Uta s'arrêta et joignit les mains face à la mer. Mais sa prière n'alla nulle part ». Il est beaucoup question de prières qui s'égarent dans ces six textes de Medoruma Shun, qui dépeignent des vies simples en un lieu particulier, l'île d'Okinawa. Le ton, remarquable, mêle souvenirs, spontanéité de l'enfance, sagesse de l'âge. L'ensemble paraît intemporel, et le Japon de Shun comme entre-deux. L'originalité du lieu, peut-être ? Okinawa, l'archipel, annexé à la fin du XIX^e siècle, puis en 1945 occupé par l'armée américaine, pendant 27 ans, avant d'être rétrocédé. Il y a ces images, Cassius Clay à la télévision, et les soldats de la base sur un ring improvisé. Ces questions, poétiquement naïves que se posent les enfants : « Après la rétrocession au Japon, est-ce qu'il neigerait à Okinawa, est-ce que les cerisiers se mettraient à fleurir en avril ? » Et la place des âmes, sur une île emplie de mystères, où les femmes se font prêtresses, les simples d'esprit médiums, où les Kamis hantent les bosquets sacrés, à l'arrière des villages. Medoruma Shun parvient à enchanter jusqu'au plus ordinaire : « Venant de la forêt, du bord de la rivière, des rizières, les uns après les autres, des papillons affluaient. Des dizaines de papillons, papillons corbeaux, amiraux bleus, kallimas et bien d'autres encore dont je ne connaissais pas les noms, venaient voler dans le jardin [...] Les couleurs de toutes ces ailes étaient magnifiques. Dans le ciel bleu de l'été au dessus du jardin, j'avais le sentiment que d'innombrables papillons volaient, qui ne pouvaient pas encore venir visiter notre monde ». Ce portrait de son île oscille entre conte merveilleux et conte philosophique, à cheval sur deux mondes, deux temps, les esprits et un présent plus brutal, comme irrespectueux. Dans ce contexte, son utilisation du fantastique, de l'onirique,

frappe par son authenticité. On sort de la tradition littéraire japonaise (qui fait la part belle, souvent, à ce décalage avec le réel) pour rejoindre le folklore, avec, dans le même temps, un soin extrême apporté aux détails, chaque terme apparaissant soigneusement pesé, réfléchi. Sur cette trame, rigoureuse, s'appuie une description de l'environnement, qui va de l'immense à l'intime, se décline en fonction de qui raconte, s'adapte à la taille de l'enfant qui parcourt l'île, à l'adulte installé, à l'esprit disparu. La distanciation, réelle, se double d'une forte charge émotionnelle, sensible parfois grâce à quelques mots seulement. Le contraste est surprenant, et contribue à la portée des textes, la délicatesse alternant avec la violence, une once de magie imprégnant les paysages, pour dire un monde perdu, une certaine désespérance. Trop souvent, il ne reste personne pour écouter. Les prières n'ont nulle part où aller.

20 mai 2014

Sélections » [Livres](#)

L'âme de kôtarô contemplait la mer

Mis en ligne le 20.05.2014 à 08:45

Nouvelles



L'âme de kôtarô
contemplait la mer

Voici des histoires au parfum d'iode, de sucre brun et de sang. Nous sommes à Okinawa, au Japon, entre champs de canne à sucre et plages de corail. L'écriture de Medoruma Shun traduit la porosité entre le monde des vivants et celui des morts. Entre cruauté et beauté. Tout y est ambivalent, impermanent et passager, donc riche de sens, dans la plus pure tradition japonaise. Normal dans un archipel qui peut, à tout instant, être bouleversé par les éléments, tsunami ou tremblement de terre. Dans la très belle première nouvelle (qui donne son titre au recueil), l'âme d'un jeune homme, Kôtarô, a quitté son corps pour contempler la mer. Dans l'attente désespérée du fantôme de sa propre mère, tuée sur cette plage par un soldat japonais. Depuis, le corps inconscient du jeune homme, délaissé par son âme, est habité par un bernard-l'ermite. L'animal prend de plus en plus de place dans sa cage thoracique. Le récit oscille entre mélancolie et horreur, bizarrerie et cocasserie. Le lecteur en éprouve autant de sentiments. «Personne ne peut réellement comprendre comment les gens vivent et meurent», peut-on lire dans *La mer intérieure*. L'écrivain approche un peu ce mystère dans ses écrits. Il sait aussi raconter avec beaucoup de talent l'enfance et l'adolescence, entre violence et fragilités.

De Medoruma Shun. Ed. Zulma, 280 p.

La Quinzaine

littéraire

1^{er} au 13 avril 2014

Nouvelles d'Okinawa

PAR SOPHIE EHRSAM

Ce recueil réunit six nouvelles, qui toutes se déroulent à Okinawa, cet archipel au sud du Japon occupé par les Américains à la suite de la Seconde Guerre mondiale. C'est un territoire luxuriant de vie, mais où la mort n'est jamais très loin. Medoruma Shun est traduit en français pour la première fois.

MEDORUMA SHUN

L'ÂME DE KÔTARÔ CONTEMPLAIT LA MER

trad. du japonais par Myriam Dartois-Ako, Véronique Perrin et Corinne Quentin
Zulma, 288 p., 21 €

Les personnages – des hommes, des femmes, des jeunes, des vieux – sont tous confrontés à la violence ou à la mort d'une façon ou d'une autre : certains voient des âmes ou des fantômes, d'autres sont hantés par le passé ; ceux qui se passionnent pour les combats découvrent la cruauté du monde. Le tout dans une atmosphère qui confine volontiers au fantastique ou à l'onirique, la richesse de la faune et de la flore locales contribuant à l'enchantement et au mystère.

La première nouvelle donne le ton : dans une histoire digne de *La Métamorphose* de Kafka, un homme appelé Kôtarô perd connaissance et se retrouve habité par un insecte de plus en plus monstrueux, tandis que son âme « contemple la mer » parmi les veloutiers et les lucioles de mer. Uta, la femme qui tâche de le guérir, porte elle-même comme une blessure le souvenir de la mère de Kôtarô, tuée lors des bombardements américains sur l'île, alors qu'elle voulait ramasser des œufs de tortue pour les villageois affamés par la guerre. Spiritualité et métépsychose n'étant pas forcément incompatibles à Okinawa, Uta s'interroge : cette tortue de mer qui fascine l'âme de Kôtarô ne pourrait-elle être l'incarnation de sa mère ? Ou serait-ce l'insecte ?

Le père Brésil (ainsi surnommé en raison de son exil volontaire en Amérique du Sud) ne rejette pas l'hypothèse : selon lui, « les papillons sont la forme que prennent les âmes des humains quand elles viennent faire un tour dans ce monde ». Lui aussi a perdu des êtres chers pendant la guerre. La jeune femme qui voulait devenir prêtresse *kaminchu*, qui avait le don de voir les morts, aurait peut-être pu venir en aide à Kôtarô ou à la mère de celui-ci. Et le grand-oncle Genkichi ? Amateur d'*awamori* (l'alcool de riz local) comme le père Brésil, il sent la présence des morts près de la mer, l'attrait que celle-ci exerce sur eux : « Tous ceux qui sont nés ici, tu m'entends, quand ils meurent, ils traversent la mer pour aller sur cette île. Et ensuite ils veillent sur nous. »

Ceux que la mort ne frôle pas d'aussi près font d'autres expériences amères : Takashi s'occupe avec bonheur de son coq de combat jusqu'à ce qu'on le lui vole, et, lorsqu'il lui est rendu, l'animal est moribond, meurtri par un combat dont la sauvagerie atteste qu'il a été orchestré de main d'homme. Un autre garçon, féru de boxe, rencontre S., qui lui montre des combats en direct, dans son quartier, près de la base militaire américaine... et éveille en lui, lors d'une promenade en forêt, des sensations aussi délicieuses que vio-

lentes. S. ne venant plus à l'école, il le cherche dans son quartier, en vain, et découvre au détour d'une agression que « c'est pas un endroit pour les gosses » (on a dit la même chose à Takashi à propos du gallodrome). Violence des hommes, physique et sexuelle, qui renvoie au traumatisme du petit-neveu de Genkichi : son père battait sa mère et il craint en grandissant de devenir lui aussi un monstre.

Des tilapias devenus difformes sous l'effet des produits chimiques déversés dans les rivières jusqu'aux palmiers rougis par la rouille, l'homme souille tout ce qu'il touche, y compris ses semblables, et c'est parfois volontaire. L'âme okinawaïenne semble fortement marquée par l'expérience de la guerre et de l'occupation. Mais aussi par le merveilleux et le rêve, ce qui ressort d'autant plus quand le narrateur est un enfant. Les frontières entre les êtres sont poreuses : des bras d'homme deviennent des pattes d'araignée, des arbres développent des tentacules, une jeune femme se rapproche des végétaux : « Je restais debout et j'avais l'impression de devenir un arbre ou une plante, mon corps bourgeonnait ici et là, des fleurs s'épanouissaient au bout de mes doigts ». En plus des éléments historiquement propres à Okinawa – *awamori* (alcool), *sanshin* (instrument de musique), *bashôfu* (tissu) –, la langue de Medoruma Shun fait la part belle aux échos qui laissent percevoir l'unité dans la multiplicité, l'identité de l'archipel.

Trois nouvelles à la première personne, trois à la troisième. Mais toujours des dialogues ou des phrases prononcées qui tiennent en peu de mots, beaucoup de place pour le non-dit et pour le récit, feuilleté de perspectives. À l'instar du personnage central de « La mer intérieure », qui voit un double de lui-même, le recueil donne à voir des générations, des âges de la vie et de l'archipel qui se superposent. Ce kaléidoscope mêle des visions exotiques et des thèmes éternels. ♦

Janvier 2014

Initiations avortées

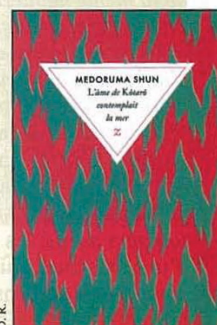
Chez Medoruma Shun, l'île d'Okinawa au Japon est placée sous le signe du douteux, du discrètement corrompu. De l'ambigu, aussi. Dans les six récits qui composent *L'Âme de Kôtarô contemplait la mer*, paysages idylliques et amour cohabitent avec une violence tapie dans une phrase à l'air anodin, dans un coin de nature luxuriante ou dans le regard d'un enfant. Le malaise jaillit des lieux les plus purs et des détails les plus infimes. Comme pour dire qu'une fois disparus le feu et le sang, l'horreur se loge là où elle peut, dans les interstices d'une société qui tente d'étouffer ses mauvais souvenirs, de les enfouir dans de belles histoires au style limpide comme l'océan Pacifique.

De cette écriture simple et belle propre à la légende en général, au conte japonais peuplé d'esprits et de créatures fabuleuses en particulier, l'auteur japonais, réputé pour la finesse de ses nouvelles (prix Akutagawa et Kawabata), en est tout imprégné. Très jeunes ou assez vieux pour retomber en enfance, ses héros adhèrent à un règne du merveilleux qui se manifeste sous des formes toujours différentes, mais avec un même rapport aux blessures de la population d'Okinawa.

Dans *L'Âme relogée*, première nouvelle du recueil, un bernard-l'hermite géant logé dans le crâne d'un homme vivant incarne par exemple l'âme d'une femme tuée pendant la Seconde Guerre mondiale par des soldats japonais. Les esprits mélancoliques de *Avec les ombres*, le pêcheur un peu magicien de *L'Awamori du père Brésil* et toutes les présences équivoques qui peuplent l'écriture de Medoruma Shun sont eux aussi des traces d'une mémoire encore douloureuse. Celle de la guerre, mais aussi de l'administration américaine de l'île après la bataille d'Okinawa et de sa rétrocession aux Japonais en 1972.

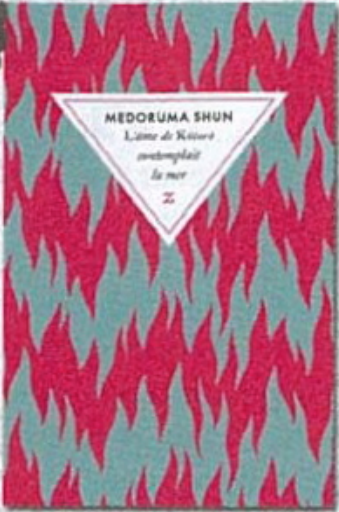
Pour les jeunes protagonistes des nouvelles, ces intrusions surnaturelles de l'Histoire dans un quotidien bien terre à terre structurent des parcours initiatiques peu conventionnels. Sans objet de quête précis, comme livrés à un hasard un peu espiègle, les narrateurs à la première personne des différents textes se confrontent à la noirceur du monde adulte. Orphelins ou délaissés par des parents évanescents, ils sont des électrons libres qui, sur leur trajectoire sinueuse, croisent des épreuves à la figure spectrale ou monstrueuse. Révélateurs de tristesse, ces personnages ne parviennent jamais au terme de leur parcours. Comme la confidente d'esprits loquaces de *Avec les ombres* qui finit par mourir d'abandon, ils sombrent. Mais la vérité d'Okinawa, elle, demeure. ■

Anaïs Heluin



► *L'Âme de Kôtarô contemplait la mer*, Medoruma Shun, Éd. Zulma, 281 p., 21 euros.

Avril 2014



L'âme de Kôtarô contemplant la mer

Shun Medoruma est né en 1960 sur l'archipel d'Okinawa, où se déroulent toutes ses nouvelles. L'enfance, les croyances, un brin de fantastique, il semble plonger dans ses souvenirs pour retranscrire l'atmosphère si particulière de son île. A travers six histoires très différentes, ce sont bien Okinawa, sa culture et ses habitants, la transmission entre générations que l'auteur met à l'honneur : la vieille Uta experte en *mabuigumi*, le jeune Takashi et son coq de combat, le Père Brésil et son *awamori*. Mais la réalité de l'île, c'est aussi la présence sur son sol de bases militaires américaines. Une cohabitation complexe dont le jeune héros de *Rouges Palmiers* fera l'amère expérience.

Auteur : Shun Medoruma
Traduction : M. Dartois-Ako
V. Perrin-C. Quentin

21€ Zulma 





LE DOSSIER • LA LITTÉRATURE JAPONAISE

Derrière l'arbre Murakami UNE FORÊT D'ÉCRIVAINS À SUCCÈS

Si l'auteur de la trilogie *1Q84* a conquis des millions de lecteurs, une génération montante d'auteurs contemporains tire son épingle du jeu.



Jose Andô.



Hiro Arikawa.

Demandez « littérature japonaise », et on vous répondra « Haruki Murakami ». On vous donnera peut-être aussi le nom du prix Nobel de littérature Kenzaburô Ôé, ou celui de Ryû Murakami. L'écrivain des marges de Tokyo a conquis plus d'un million de lecteurs avec *Les Bébés de la consigne automatique*, paru chez Philippe Picquier dans les années 1990.

L'éditeur spécialisé dans les littératures de l'Extrême-Orient se réjouit que les lecteurs français de 2025 en sachent beaucoup plus sur la littérature contemporaine japonaise qu'à ses débuts dans les années 1980. « Ils ont été éduqués sans complexe et sont beaucoup plus ouverts, affirme-t-il. Le Japon a une histoire littéraire d'une continuité formidable et d'une richesse prodigieuse. » Dans ce paysage, Haruki Murakami lui apparaît comme « un auteur marginal », dont le succès repose sur le fait qu'il maîtrise autant les codes culturels et les mythologies japonais qu'occidentaux. « Il n'y a pas un arbre Murakami qui cache la forêt. Mais plutôt, des arbres et des forêts. » Et de citer Ito Ogawa, avec son best-seller mondial, *Le Restaurant de l'amour retrouvé*,

« DEPUIS DEUX, TROIS ANS, LES ÉCRIVAINES JAPONAISES CARTONNENT »

Philippe Picquier, éditeur spécialisé dans les littératures de l'Extrême-Orient

vendu à 200 000 exemplaires en France et adapté au cinéma. À la librairie Junku, située dans le quartier japonais de Paris, les clients se ruent sur le nouveau Murakami, *La Cité aux murs incertains*, comme sur les mangas et la fantasy, notamment la série *La Charmeuse de bêtes* de Nahoko Uehashi. Les fans de thrillers ont pu découvrir en janvier *Strange Pictures* d'Uketsu, vendu à 2 millions d'exemplaires au Japon. Enfin, *L'Homme camouflé* de Jose Andô a permis au public français de découvrir la condition de métis (*hāfu*) au Japon et le regard que la société japonaise pose sur l'homosexualité.

Chez Zulma, *La Bedondaine des tanukis*, d'Inoue Hisashi (1934-2010), paru à la rentrée

littéraire 2024, continue à se vendre très bien, nous confie-t-on. « *C'est un peu Pompoko¹ en roman* », explique Antonella Francini, chargée des relations avec la presse. En effet, les héros de cette fiction sont les tanukis, des cousins du raton laveur, qui peuplent la forêt japonaise comme sa mythologie. Ce printemps, Zulma publiera en poche *L'âme de Kôtarô contemplant la mer*, recueil de nouvelles mêlant intime et fantastique de Medoruma Shun, salué en France pour son roman *Les Pleurs du vent*. Publiée chez Verdier, la romancière, poète et nouvelliste Yôko Tawada apparaît quant à elle régulièrement sur la liste des nobélisables.

Chez Actes Sud, quatre romancières japonaises ont conquis le public français ces dernières années. D'abord, Yôko Ogawa, née en 1962 et considérée comme l'une des plus grandes écrivaines de sa génération, avec, entre autres, *Le Réfectoire un soir et une piscine sous la pluie*. Hiro Arikawa, née en 1972, ensuite, qui continue de séduire les lecteurs avec ses *Mémoires d'un chat*, parus en 2012; Mieko Kawakami, connue pour *Seins et Œufs*, sur les répercussions d'une crise d'adolescence; et enfin Aki Shimazaki. Née au Japon, établie au Québec, elle est célèbre pour ses écrits en français, et dont l'intrigue se situe essentiellement au Japon.

Philippe Picquier constate une féminisation de la littérature japonaise. « Depuis deux, trois ans, les écrivaines japonaises cartonnent », affirme-t-il. Et de citer la poétesse Mayumi Inaba avec *La Péninsule aux 24 saisons*, vendu à 200 000 exemplaires; Hiromi Kawakami, dont le roman *Années douces*, a été adapté en BD, avec Jirô Taniguchi au dessin; Akiko Kawasaki, qui nous entraîne dans le Grand Nord japonais sur l'île de Hokkaidô avec *Des chevaux et du vent*; et enfin Rin Usami, née en 1999. En mai, elle publiera chez Picquier *La Fille sur la banquette arrière*, roman de la déception du monde des adultes, et compte parmi les voix japonaises à suivre. ■ Gladys Marivat

1. *Pompoko* (1994) est un célèbre film d'animation animalier japonais issu de Studio Ghibli.

Janvier 2026

LES RECO DE LA RÉDAC'



Le livre d'Emil

Rédacteur en chef - [@emilpachavalencia](#)



Recueil de nouvelles

L'âme de Kôtarô contemplait la mer

Medoruma Shun
Zulma - 2025

Sur une île meurtrie par la guerre, où l'eau est si polluée que ne subsistent que d'étranges poissons difformes, Kôtarô a laissé son âme s'égarer. Les femmes voyantes disent qu'elle contemple la mer, immobile et sourde à leurs appels pour regagner son corps. Attend-elle quelqu'un ? Quelque chose ? À travers ces six nouvelles, Medoruma Shun convoque ses souvenirs d'enfance, fil fragile reliant la beauté des paysages aux marques sombres de l'histoire.



L'âme de Kotaro contemplait la mer de Medoruma Shun ressort en poche.



Évidemment alimenté par son enfance, le recueil de nouvelles : *L'âme de Kôtarô contemplait la mer* de Medoruma Shun, nous permet de côtoyer différents habitants d'Okinawa (1) des années 60. Époque où l'archipel des Ryukyu était encore sous occupation américaine.

Pour quatre des récits, le réalisme narratif nous permet de suivre de jeunes enfants aux prises avec le monde des adultes. Ils vivent cette période avec plus ou moins de bonheur, lire notamment : *Coq de combat*.

Toutefois, l'auteur nous conte surtout les traditions et les mythes de son île natale. Si bien que dans le premier récit, *L'âme relogée*, l'âme de Kôtarô est remplacée dans sa bouche par un

gros *aaman* (bernard-l'hermite) peu commode. Il s'ensuit de nombreuses péripéties, parfois burlesques pour expulser la bestiole. Condition impérative pour que Kôtarô reste en vie prédit Uta, sa grand-mère adoptive. En effet, sur la plage, un double de l'homme regarde la mer sans bouger, d'où le titre du recueil. Malgré l'amour et les prières de la vieille femme, celle-ci comprend ce qui arrive à son fils : Kôtarô veut-il encore vivre ? Dans un semblable effet de flottement entre la vie et la mort, la nouvelle intitulée : *Avec les ombres*, nous partageons le quotidien d'une jeune femme de basse extraction. Elle se contente d'une existence simple et surtout esseulée. C'est l'occasion pour l'auteur d'introduire un personnage assez énigmatique, mais bien réel et proche de la protagoniste. Le mystère qui entoure la fuite de ce compagnon fait basculer le récit dans une atmosphère oppressante. Il faut attendre la fin de l'histoire pour en comprendre toute la valeur.

L'omniprésence des Américains est abordée dans plusieurs nouvelles, bien sûr. Mais, c'est dans, *Rouges palmiers*, que l'auteur nous les donne à voir de près grâce à des combats de boxe clandestins. Il atteste, ainsi, d'une certaine admiration face aux différences physiques et mentales entre les soldats d'occupation et les autochtones soumis. Ceux-ci, toutefois, cherchent à garder leur spécificité face aux colonisateurs passés ou présents.

D'ailleurs, les habitants de ces îles méridionales revendiquent une certaine distance avec le Japon. Ne l'appellent-ils pas le Yamato, ancien nom de l'archipel nippon ? Il faut savoir qu'elles furent un royaume indépendant jusqu'à l'ère Meiji (1868). L'auteur nous montre aussi toute la méfiance des troupes japonaises envers les autochtones, dont nombre d'entre eux disparurent sans laisser de trace à la suite d'une arrestation arbitraire pendant la guerre.

La mer revêt une grande importance dans la première et la dernière nouvelle, *La mer intérieure*. Elle prend ou donne selon l'humeur des Dieux. Elle est, également, le lieu où résident les morts. C'est frappant dans ce dernier texte à la langue revendiquée. Plusieurs histoires se dédoublent. Ce qui permet à l'auteur de parler du passé de l'île d'avant la guerre du Pacifique. Une harmonie certaine y régissait les rapports entre les habitants. Il raconte aussi toute la valeur symbiotique des insulaires avec leur milieu. Ce qui a disparu transparait au travers de plusieurs textes, et plus particulièrement, *L'awamori du père Brésil*. Les nouvelles oscillent entre un réalisme délicat et un fantastique des plus intenses. L'interaction des deux genres rend formidablement la porosité du monde des morts d'avec celui des vivants. La diversité narrative nous entraîne au cœur d'une société qui se délite. L'occupation américaine impose la modernité dans un univers en reconstruction. À cause de la guerre, une grande partie des traditions sont en train de disparaître, nous rappelle l'auteur avec une indéniable nostalgie.

Notons, en outre, que les éditions Zulma ressortent de nombreux récits coréens en poche dont le classique *Chant de la fidèle Chunhyang* et les plus contemporains : *Le Vieux Jardin* et *Les Boîtes de ma Femme*.

Camille DOUZELET et Pierrick SAUZON